Pascal Dombis Tovt(o) - Fil(o)s

Text(e)
~Fil(e)s

Pascal Dombis

L'artiste Pascal Dombis utilise ordinateurs et algorithmes, pour produire une répétition excessive de processus simples et ainsi créer des formes visuelles imprévisibles, instables et dynamiques. Les proliférations et excès de règles sont au cœur de sa création artistique.
Text(e)~Fil(e)s est un ruban monumental, posé au sol, de 252 m de long, composé de proliférations à différentes échelles de dizaines de milliers de lignes de textes en rapport avec le Palais-Royal. Pendant plus de deux siècles, ce lieu fut l'endroit le plus animé et le plus couru de France et même d'Europe : rendez-vous des philosophes et des écrivains, mais aussi des flâneurs, des joueurs, des libertins, des filles de joie, des étrangers de passage…
Pascal Dombis fait se multiplier — à différentes échelles — les nombreux textes des auteurs, connus ou moins connus, qui ont écrit sur le Palais-Royal : Voltaire, Rousseau, Diderot, Dickens, Balzac, Flaubert, Baudelaire, Nerval, Céline, Aragon, Lautréamont, Cocteau, Colette, Breton et bien d'autres…
Text(e)~Fil(e)s est une expérience visuelle autour du sentiment d'immersion, de vertige et de démesure, créé par ces proliférations de lignes sans fin. Le visiteur a ainsi la possibilité de lire une ligne de texte qui court tout au long de la Galerie de Valois, ou bien de passer d'un texte à l'autre, en une lecture non linéaire pleine de questionnements ou de surprenantes révélations.

The artist Pascal Dombis uses computers and algorithms to produce excessive repetitions of simple processes resulting in unpredictable, unstable and dynamic visual forms. The proliferation and the excess of rules are seminal in his work.
Text(e)~Fil(e)s is a monumental 252-m-long floor ribbon, on which thousands of text lines in relation to the Palais-Royal proliferate, at different scales. For two centuries, the Palais-Royal was the most fashionable and visited place in France and even Europe — the true core of Parisian political and social intrigues. Its popular cafés were patronized by philosophers, writers, politicians, revolutionaries as well as gamblers, whores, performing freaks and criminals of all kinds…
Pascal Dombis multiplied — at different scales — the various collected texts, borrowed from various authors who have written on the Palais-Royal, such as Voltaire, Rousseau, Diderot, Dickens, Balzac, Flaubert, Baudelaire, Nerval, Céline, Aragon, Lautréamont, Cocteau, Colette or Breton, but also from unknown Parisians or occasional travelers who were inspired by the genius of the place. *Text(e)~Fil(e)s* is a visual experience culminating in a feeling of immersion. Indeed one will not help noticing that the endless proliferation of lines reveals an experience of vertigo and infinitude. The visitor can either walk on the piece while reading a single text as s/he strolls all along the Valois arcade, or s/he can switch from one text to another, experiencing a non linear reading full of subjective questionings or surprising revelations.

www.dombis.com

Pascal Dombis Text(e)~Fil(e)s

Galerie de Valois/Palais-Royal/Paris

Installation

24 sept.—24 oct. 2010

© Pascal Dombis 2010
www.dombis.com

Andreas Von Lintel—photographies
Régis Glaas, 23h45—arts graphiques
Calligraphy-print—pré-presse / impression

Courtesy Galerie RX

Text(e)~Fil(e)s

bénéficie du patronage
de Monsieur Frédéric Mitterrand
Ministre de la Culture et de la Communication

du soutien
du Centre des monuments nationaux
du Comité Palais-Royal

En collaboration avec IBU Gallery et la Galerie RX

Commissaires de l'exposition
Danièle Dutertre et Cyril Ermel

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Ministère Culture Communication

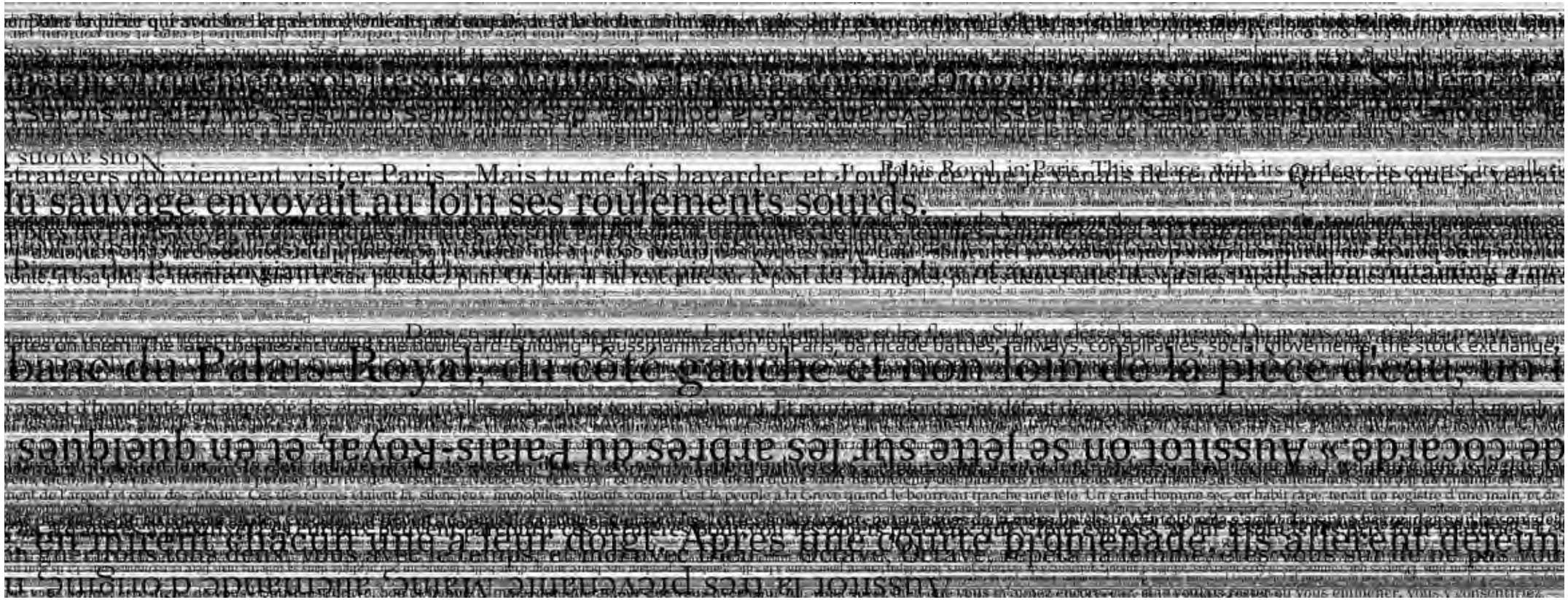
CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX

C P – R
Comité du Palais Royal

IBU GALLERY

GALERIE RX

Exposition ouverte sous l'Arcade Valois du Palais-Royal, Paris
tous les jours du 24 septembre au 24 octobre 2010



Text(e)~Fil(e)s

Installation imprimée au sol / Floor print installation
1,3 x 252 m
Galerie de Valois, Palais-Royal, Paris
2010

Le Jardin du Palais-Royal avait un charme qui m'attirait : Il est vrai que les évènements semblaient s'y multiplier pour moi, cette semaine ; depuis, je ne les y retrouvai presque plus. J'étais dans un état d'engourdissement depuis la rencontre de Victoire : Je l'avais aimée ; je ne le sentais que trop ! Mais je n'ai jamais osé occuper ma pensée d'une Femme qui est dans les bras d'Un autre ; si ce n'est… Mais c'était une exception si extraordinaire ! Colette n'était pas une Femme comme les Autres. J'arrivai dans le Jardin, dans l'espérance de servir Une des deux Personnes dont j'ai parlé, ou peut être toutes-deux. Je pris l'allée-du-milieu ; j'allai jusqu'au bassin, ou je m'arrêtai, pensant que c'était un point-de-réunion, où l'on passerait. Je pris une chaise ; je m'adossai à l'un des Arbres-en-boule, et je me tins immobile. Un petit bruit, que j'entendis derrière moi, me fit tourner la tête, pour regarder dans le Carré oblong et gazonné. C'était une Jeune fille de 15 à 16 ans, qui faisait jouer deux chiens, dans l'herbe. Un Aide-Suisse vint avec un fouet, et les chassa, malgré les pleurs de la Jeune fille. Un Homme mit l'épée à la main contre le Chasse-chiens, On siffla : les Suisses y répondirent : Tout le monde courut aux portes, et le Jardin resta vide. (1)

Sur un banc du Palais-Royal, du côté gauche et non loin de la pièce d'eau, un individu, débouchant de la rue de Rivoli, est venu s'asseoir. Il a les cheveux en désordre, et ses habits dévoilent l'action corrosive d'un dénûment prolongé. Il a creusé un trou dans le sol avec un morceau de bois pointu, et a rempli de terre le creux de sa main. Il a porté cette nourriture à la bouche et l'a rejetée avec précipitation. Il s'est relevé, et, appliquant sa tête contre le banc, il a dirigé ses jambes vers le haut. Mais, comme cette situation funambulesque est en dehors des lois de la pesanteur qui régissent le centre de gravité, il est retombé lourdement sur la planche, les bras pendants, la casquette lui cachant la moitié de la figure, et les jambes battant le gravier dans une situation d'équilibre instable, de moins en moins rassurante. il reste longtemps dans cette position. Vers l'entrée mitoyenne du nord, à côté de la rotonde qui contient une salle de café, le bras de notre héros est appuyé contre la grille. Sa vue parcourt la superficie du rectangle, de manière à ne laisser échapper aucune perspective. Ses yeux reviennent sur eux-mêmes, après l'achèvement de l'investigation, et il aperçoit, au milieu du jardin, un homme qui fait de la gymnastique titubante avec un banc sur lequel il s'efforce de s'affermir, en accomplissant des miracles de force et d'adresse. Mais, que peut la meilleure intention, apportée au service d'une cause juste, contre les dérèglements de l'aliénation mentale ? Il s'est avancé vers le fou, l'a aidé avec bienveillance à replacer sa dignité dans une position normale lui a tendu la main, et s'est assis à côté de lui. Il remarque que la folie n'est qu'intermittente ; l'accès a disparu ; son interlocuteur répond logiquement à toutes les questions. Est-il nécessaire de rapporter le sens de ses paroles ? Pourquoi rouvrir, à une page quelconque, avec un empressement blasphématoire, l'in-folio des misères humaines ? Rien n'est d'un enseignement plus fécond. Quand même je n'aurais aucun événement de vrai à vous faire entendre, j'inventerais des récits imaginaires pour les transvaser dans votre cerveau. (2)

C'était qu'un prétexte pour revenir un peu sur mes pas. Je voulais regarder sous les arcades si je trouverais pas la Violette… Elle se tenait plutôt à présent vers la Galerie Coloniale… plus loin que la Balance… De longue distance, elle me bigle !… Elle me fait : « Yop ! Yop !… » Elle radine… Elle m'avait vu la vieille… Elle n'avait pas osé se montrer… Alors, là, on cause franchement et elle me raconte tous les détails… Comment ça s'était passé depuis notre départ… Depuis l'instant de la catastrophe… Quelle salade ! Ca n'avait pas cessé de barder une seule brève minute !… Même aux femmes que la police avait posé mille questions !… Des véritables baratins à propos de nos habitudes !… Si l'on vendait pas de la « came » ? Si on se faisait pas miser ?… Si on tenait pas des « paris » ? Des images salopes ? Si on recevait des étrangers ? Si on avait des revolvers ? Si on recevait des anarchistes ?… Les mômes elles s'étaient affolées… Elles osaient même plus revenir devant nos décombres !… Elles tapinaient à présent dans les autres Galeries… Et puis alors une pétoche noire qu'on leur ôte leur carte !… C'était pour elles les conséquences !… Tout le monde se plaignait… Tous les commerçants limitrophes ils étaient à la caille aussi… Ils se trouvaient montés contre nous que c'était à peine croyable… Soufflés à bloc, parait-il… comme indignation… comme fureur ! Une pétition qu'était partie au Préfet de la Seine. Qu'on nettoye le Palais-Royal !… Que ça soye plus un lieu de débauche ! Qu'ils faisaient déjà pas leurs affaires ! Ils voulaient pas encore en plus être corrompus par nous, fumiers phénomènes !… Violette, elle qui me blairait bien, son désir, c'était que je reste… Seulement, elle était persuadée que, si on revenait sur les lieux, ça allait faire un foin atroce et qu'on nous embarquerait d'autor… C'était dans la fouille ! Il fallait qu'on insiste !… Démarrer !… qu'on nous revoye plus !… Il fallait pas jouer du malheur !… C'était bien aussi mon avis !… Barrer, voilà tout ! Mais moi, qu'est-ce que j'allais faire ? Travailler comment ? Ca la souciait un petit peu… Je ne pouvais pas beaucoup lui dire !… Je le savais pas très bien moi même… Ca serait sûrement à la campagne… Alors, tout de suite, elle a trouvé, en entendant ces mots là, qu'elle pourrait surement venir me voir… surtout si elle retombait malade !… Ca lui arrivait de temps à autre ! À chaque coup, il fallait qu'elle parte au moins deux à trois semaines, non seulement pour sa maladie, mais aussi pour ses poumons… Elle avait craché du sang… À la campagne, elle toussait plus… C'était absolument souverain… Elle prenait un kilo par jour… Ainsi, fut-il entendu… bien conclu entre nous deux… Mais c'est moi qui devais lui écrire, le premier, à la poste restante… Les circonstances m'ont empêché… On a eu des telles anicroches… que je n'ai pas pu tenir ma parole… Je remettais toujours ma lettre à la semaine suivante… C'est seulement des années plus tard que je suis repassé par le Palais… C'était alors pendant la guerre…Je l'ai pas retrouvée avec les autres… J'ai bien demandé à toutes les femmes… Son nom même, Violette… leur disait plus rien… Personne se souvenait… Toutes, elles étaient des nouvelles… (3)

Qu'était madame de Bargeton auprès de cet ange brillant de jeunesse, d'espoir, d'avenir, au doux sourire, et dont l'oeil noir était vaste comme le ciel, ardent comme le soleil ! Elle riait en causant avec madame Firmiani, l'une des plus charmantes femmes de Paris. Une voix lui cria bien : « L'intelligence est le levier avec lequel on remue le monde. « Mais une autre voix lui cria que le point d'appui de l'intelligence était l'argent. Il ne voulut pas rester au milieu de ses ruines et sur le théâtre de sa défaite, il prit la route du Palais-Royal, après l'avoir demandée, car il ne connaissait pas encore la topographie de son quartier. Il entra chez Véry, commanda, pour s'initier aux plaisirs de Paris, un dîner qui le consolât de son désespoir. Une bouteille de vin de Bordeaux, des huîtres d'Ostende, un poisson, une perdrix, un macaroni, des fruits furent le nec plus ultra de ses désirs. Il savoura cette petite débauche en pensant à faire preuve d'esprit ce soir auprès de la marquise d'Espard, et à racheter la mesquinerie de son bizarre accoutrement par le déploiement de ses richesses intellectuelles. Il fut tiré de ses rêves par le total de la carte qui lui enleva les cinquante francs avec lesquels il croyait aller fort loin dans Paris. Ce dîner coûtait un mois de son existence d'Angoulême. Aussi ferma-t-il respectueusement la porte de ce palais, en pensant qu'il n'y remettrait jamais les pieds. (4)

The crowds in the streets, the lights in the shops and balconies, the elegance, variety, and beauty of their decorations, the number of the theatres, the brilliant cafes with their windows thrown up high and their vivacious groups at little tables on the pavement, the light and glitter of the houses turned as it were inside out, soon convince me that it is no dream; that I am in Paris, howsoever I got here. I stroll down to the sparkling Palais-Royal, up the Rue de Rivoli, to the Place Vendôme. As I glance into a print-shop window, Moneyed Interest, my late travelling companion, comes upon me, laughing with the highest relish of disdain. “Here’s a people!” he says, pointing to Napoleon in the window and Napoleon on the column. “Only one idea all over Paris! A monomania! Humph! I THINK I have seen Napoleon’s match? There was a statue, when I came away, at Hyde Park Corner, and another in the City, and a print or two in the shops.” (5)

Elle avait oublié de me faire part de l'étrange aventure qui est arrivée hier soir, vers huit heures, comme, se croyant seule, elle se promenait à mi-voix chantant et esquissant quelques pas de danse sous une galerie du Palais-Royal. Une vieille dame est apparue sur le pas d'une porte fermée et elle a cru que cette personne allait lui demander de l'argent. Mais elle était seulement en quête d'un crayon. Nadja lui ayant prêté le sien, elle a fait mine de griffonner quelques mots sur une carte de visite avant de la glisser sous la porte. Par la même occasion elle a remis à Nadja une carte semblable, tout en lui expliquant qu'elle était venue pour voir « Madame Camée » et que celle-ci n'était malheureusement pas là. Ceci se passait devant le magasin au fronton duquel on peut lire les mots : CAMEES DURS. Cette femme, selon Nadja, ne pouvait être qu'une sorcière. J'examine la carte de très petit format qu'elle me tend et tient à me laisser : « Madame Aubry-Abrivrad, femme de lettres, 20, rue de Varenne, 3e étage, porte à droite » (Cette histoire demanderait à être éclaircie.) Nadja, qui a rejeté un pan de sa cape sur son épaule, se donne, avec une étonnante facilité, les airs du Diable, tel qu'il apparait dans les gravures romantiques. Il fait très sombre et très froid. En me rapprochant d'elle, je m'effraie de constater qu'elle tremble, mais littéralement, « comme une feuille ». (6)

Tout le Palais-Royal est là, le Palais-Royal des six cent trente-trois filles : le sérail est lâché. Les femmes entretenues, les courtisanes, les filles, lasses de fredonner en se balançant sur une chaise à l'écart, défilent une à une, deux à deux, trois à trois. Elles sont à la nouvelle mode : les robes à queue, « vrais balais du Palais-Royal », laissent voir maintenant, écourtées, les fins bas de soie ; l'extravagance des chapeaux a presque disparu ; il y a des bonnets de linge, et des cheveux naturels frisés à l'antique, que relève seulement un ruban bleu. Partout, des toilettes envolées, légères, aériennes, gazes, linons, robes à transparents, couleurs gaies, vivantes, célestes, qui avec du blanc, du rose, du bleu, font éclater la mode tricolore. Vraie foire de volupté où des têtes d'hommes se penchent sur le cou des femmes, où des matrones, pareilles à des spectres, promènent des petites filles, où l'on voit, comme dans un musée du vice, un échantillon de tous les costumes et de tous pays : là-bas, la grande belle Cauchoise ; ici, une petite femme à la jupe jaune, au corsage de dentelle noire, qu'on prendrait pour une manola de Goya ; plus loin, une négresse qui est peut-être l'Esther, « la noire parfaite » dont parle Rétif. (7)

Dans ce jardin tout se rencontre, Excepté l'ombrage et les fleurs ; Si l'on y dérègle ses mœurs, Du moins on y règle sa montre. (8)

Passant au Palais-Royal, par un beau jour du mois de février, je m'arrêtai devant le magasin de madame Chevet, la plus fameuse marchande de comestibles de Paris, qui m'a toujours fait l'honneur de me vouloir du bien ; et y remarquant une botte d'asperges dont la moindre était plus grosse que mon doigt indicateur, je lui en demandai le prix. « Quarante francs, monsieur, répondit-elle. — Elles sont vraiment fort belles, mais, à ce prix, il n'y a guère que le roi ou quelque prince qui pourront en manger. — Vous êtes dans l'erreur ; de pareils choix n'abordent jamais les palais ; on y veut du beau et non du magnifique. Ma botte d'asperges n'en partira pas moins, et voici

comment. Au moment où nous parlons, il y a dans «cette ville au moins trois cents richards, financiers, capitalistes, fournisseurs et autres, qui sont retenus chez eux par la goutte, la peur des catarrhes, les ordres du médecin, et autres causes qui n'empêchent pas de manger; ils sont auprès de leur feu, à se creuser le cerveau pour savoir ce qui pourrait les ragoûter; et quand ils se sont bien fatigués sans réussir, ils envoient leur valet de chambre à la découverte; celui-ci viendra chez moi, remarquera ces asperges, fera son rapport, et elles seront enlevées à tout prix. Ou bien ce sera une jolie petite femme qui passera avec son amant, et qui lui dira: Ah! mon ami, les belles asperges! achetons-les; vous savez que ma bonne en fait si bien la sauce. Or, en pareil cas, un amant comme il faut ne refuse ni ne marchande. Ou bien c'est une gageure, un baptême, une hausse subite de la rente… Que sais-je, moi?… En un mot, les objets très chers s'écoulent plus vite que les autres, parce qu'à Paris le cours de la vie amène tant circonstances extraordinaires qu'il y a toujours motifs suffisants pour les placer». Comme elle parlait ainsi, deux gros Anglais, qui passaient en se tenant sous le bras, s'arrêtèrent auprès de nous, et leur visage prit à l'instant une teinte admirative. L'un d'eux fit envelopper la botte miraculeuse, même sans en demander le prix, la paya, la mit sous son bras, et l'emporta en sifflant l'air: God save the king. «Voilà, Monsieur, me dit en riant madame Chevet, une chance tout aussi commune que les autres, dont je ne vous avais pas encore parlé.» (9)

Nous avions fait un délicieux dîner, chez un ami, avec beaucoup d'étrangers, et une jeune personne charmante. Nous ne sortîmes de cette maison qu'à huit heures, et nous nous rendîmes au Palais-Royal, devenu le centre de tous les amusements. Le cirque était ouvert. Nous y entrâmes.
La majesté de la salle, le charme de l'orchestre, la légèreté des danseuses, la beauté, l'élégance des spectatrices, tout contribuait à donner à ce beau souterrain un air magique: la curiosité était attirée par les jeux, par les cafés, par les cabinets commodes, qui pouvaient servir de retraite à la volupté, même à l'amour.
Après avoir tout examiné, vers les neuf heures, au moment où toutes les femmes honnêtes sortaient pour aller à leurs soupers fins, nous remarquâmes qu'il ne restait que les filles: nous les observâmes curieusement, en notre qualité d'indagateur.
Une d'entre elles, au long visage, nous parut de bonne amitié. Nous l'abordâmes. Elle en parut flattée. Nous avions fait dans le cirque une sorte de sensation, et la préférence que nous paraissions donner à Maine, sur une foule de belles, étalées ou dansantes, dut exalter sa vanité… (Soit dit sans en marquer nous-mêmes)!… Nous sondâmes sa tournure d'esprit. Elle nous parut gaie, et plus instruite que les filles ordinaires. Nous lui exprimâmes une velléité de connaître… Aussitôt la très prévenante Maine, allemande d'origine, nous offrit d'être notre Cicerona, et de nous instruire de tout ce que nous voudrions savoir… (10)

The Palais-Royal is still a place where news and polities are discussed. There is in Paris, what strikes an Englishman as an unusual number of persons who seem loose from actual occupation, without indicating that they are above it. The period of my visit to that capital, which was shortly after the destruction of a government, the disbandment of an army, and the return of legions of prisoners of war, was more than commonly calculated to display this appearance — but I apprehend, from what I could learn, that it always exists. The crowds of the Palais-Royal are thus formed, and it puts on its air of bustling dissipation, and lounging sensuality, at an early hour of the morning. The chairs that are placed out under the trees, are to be hired, with a newspaper, for a couple of sous a piece: they are soon occupied — the crowd of sitters and standers gradually increases — the buz of conversation swells to a noise — the cafes fill — the piazzas become crowded — the place assumes the look of intense and earnest avocation — yet the whirl and the rush are of those who float and drift in the vortex of pleasure, dissipation and vice.
The shops of the Palais-Royal are brilliant — they are all devoted either to toys, ornaments, or luxuries. Nothing can he imagined more elegant and striking than their numerous collections of ornemantal clock-cases — they are formed of the whitest alabaster, and many of them present very ingenious and fanciful devices. One, for instance, that I saw, was a female figure, in the garb and with the air of Pleasure — hiding the hours with a fold of her scanty drapery — one hour alone peeped out and that indicated the time of the day — the mechanism of the works caused it to be succeeded by the next in succession. Others were modelled after the most favourite pictures and sculptures — David's Horatii and Curiatii, had been very frequently copied.
The beauty and variety of the snuff-boxes, and the articles in cut-glass — the ribbons and silks, with their exquisite colours, the art of giving which is not known in England — the profusion and seductiveness of the Magazines des Gourmands — are matchless. There are also several passages at the back of the place itself, all full of this sort of display, though of an inferior kind, and including the features of vice in more distinct deformity. Many of the shops in these, are kept by small booksellers, who expose their wares beyond their windows on stalls — and the mentioning of this fact, induces me to notice here two circumstances highly characteristic of Paris, and indicative of its moral and social state. (11)

Bedfort me fit promettre de la remplir en visitant dans Paris tout ce qui pouvait servir d'aliment à sa curiosité. Le café Valois, au Palais-Royal, était notre point de réunion. — Pourquoi, me dit-il en m'abordant, avoir choisi ce café, qui ne me présente que la tristesse depuis une demi-heure que j'y suis?
— Parce que ce lieu est renommé pour être le point central des royalistes. Nous irons d'ici dans un autre qui vous offrira une physionomie toute opposée. La tristesse qui règne vous offre l'image de l'âme des amis du trône: dans un moment vous entendrez leurs plaintes. Déjeunons, — Volontiers; mais voyons ce que disent aujourd'hui vos journaux. —Ils ne méritent pas la peine d'être lus. — Ils donnent des nouvelles, rapportent ce qui s'est fait hier à la Convention, ce qui s'est dit aux Jacobins. — Les nouvelles y sont fausses, et les rapports tronqués. Pour vous en convaincre, nous irons aujourd'hui à la séance et au club, et demain vous lirez les gazettes. Je parie que vous n'y trouverez pas ce que vous aurez entendu. — C'est une perfidie qu'il faudrait punir. — Et qui la punirait? Les journalistes encensent toujours l'idole du jour, et méprisent tout ce qui lui est opposé. Voyez-les rendre compte d'une discussion: ils choisissent les arguments les plus forts avancés par le parti dominant, et les moyens les plus faibles opposés par ses adversaires.
La masse qui lit aujourd'hui les papiers-nouvelles, et qui n'a pas le discernement de voir la fraude, donne raison aux apparences, et se range sous les étendards du premier parti. (12)

Le lendemain, à midi, par un beau soleil de décembre, un jeune homme et une femme qui se donnaient le bras traversèrent le jardin du Palais-Royal. Ils entrèrent chez un orfèvre, où ils choisirent deux bagues pareilles, et, les échangeant avec un sourire, en mirent chacun une à leur doigt. Après une courte promenade, ils allèrent déjeuner aux Frères-Provençaux, dans une de ces petites chambres élevées d'où l'on découvre, dans tout son ensemble, l'un des plus beaux lieux qui soient au monde. Là, enfermés en tête-à-tête, quand le garçon se fut retiré, ils s'accoudèrent à la fenêtre et se serrèrent doucement la main. Le jeune homme était en habit de voyage; à voir la joie qui paraissait sur son visage, on l'aurait pris pour un nouveau marié montrant pour la première fois à sa jeune femme la vie et les plaisirs de Paris. Sa gaieté était douce et calme, comme l'est toujours celle du bonheur. Qui eût eu de l'expérience y eût reconnu l'enfant qui devient homme, et dont le regard plus confiant commence à raffermir le cœur. De temps en temps, il contemplait le ciel, puis revenait à son amie, et des larmes brillaient dans ses yeux; mais il les laissait couler sur ses joues et souriait sans les essuyer. La femme était pâle et pensive; elle ne regardait que son ami. Il y avait dans ses traits comme une souffrance profonde qui, sans faire d'efforts pour se cacher, n'osait cependant résister à la gaieté qu'elle voyait. Quand son compagnon souriait, elle souriait aussi, mais non pas toute seule; quand il parlait, elle lui répondait, et elle mangeait ce qu'il lui servait; mais il y avait en elle un silence qui ne semblait vivre que par instants. À sa langueur et à sa nonchalance, on distinguait clairement cette mollesse de l'âme, ce sommeil du plus faible entre deux êtres qui s'aiment, et dont l'un n'existe que dans l'autre et ne s'anime que par écho. Le jeune homme ne s'y trompait pas et en semblait fier et reconnaissant; mais on voyait, à sa fierté même, que son bonheur lui était nouveau. Lorsque la femme s'attristait tout à coup et baissait les yeux vers la terre, il s'efforçait de prendre, pour la rassurer, un air ouvert et résolu; mais il n'y pouvait pas toujours réussir et se troublait lui-même quelquefois. Ce mélange de force et de faiblesse, de joie et de chagrin, de trouble et de sérénité, eût été impossible à comprendre pour un spectateur indifférent; on eût pu les croire tour à tour les deux êtres les plus heureux de la terre et les plus malheureux; mais en ignorant leur secret, on eût senti qu'ils souffraient ensemble, et, quelle que fût leur peine mystérieuse, on voyait qu'ils avaient posé sur leurs chagrins un sceau plus puissant que l'amour lui-même, l'amitié. Tandis qu'ils se serraient la main, leurs regards restaient chastes; quoiqu'ils fussent seuls, ils parlaient à voix basse. Comme accablés par leurs pensées, ils posèrent leur front l'un contre l'autre, et leurs lèvres ne se touchèrent pas. Ils se regardaient d'un air tendre et solennel, comme les faibles qui veulent être bons. (13)

Dans l'antichambre, debout sur un tas de vêtements, se tenait une fille publique, en statue de la Liberté, immobile, les yeux grands ouverts, effrayante. Ils avaient fait trois pas dehors, quand un peloton de gardes municipaux en capotes s'avança vers eux, et qui retirant leurs bonnets de police, et découvrant à la fois leurs crânes un peu chauves, saluèrent le peuple très bas. À ce témoignage de respect, les vainqueurs déguenillés se rengorgèrent. Hussonnet et Frédéric ne furent pas, non plus, sans en éprouver un certain plaisir. Une ardeur les animait. Ils s'en retournèrent au Palais-Royal. Devant la rue Fromanteau, des cadavres de soldats étaient entassés sur de la paille. Ils passèrent auprès impassiblement, étant même fiers de sentir qu'ils faisaient bonne contenance.
Le palais regorgeait de monde. Dans la cour intérieure, sept bûchers flambaient. On lançait par les fenêtres des pianos, des commodes et des pendules. Des pompes à incendie crachaient de l'eau jusqu'aux toits. Des chenapans tâchaient de couper des tuyaux avec leurs sabres. Frédéric engagea un polytechnicien à s'interposer. Le polytechnicien ne comprit pas, semblait imbécile, d'ailleurs. Tout autour, dans les deux galeries, la populace, maîtresse des caves, se livrait à une horrible godaille. Le vin coulait en ruisseaux, mouillait les pieds, les voyous buvaient dans des culs de bouteille, et vociféraient en titubant.
«Sortons de là» dit Hussonnet, «ce peuple me dégoûte.» Tout le long de la galerie d'Orléans, des blessés gisaient par terre sur des matelas, ayant pour couvertures des rideaux de pourpre; et de petites bourgeoises du quartier leur apportaient des bouillons, du linge. «N'importe!» dit Frédéric, «moi, je trouve le peuple sublime.» (14)

Je voudrais savoir si les mœurs sont vraiment nécessaires dans un gouvernement, si leur influence est de quelque poids sur le génie d'une nation. Ah parbleu, en partant ce matin, j'ai acheté au palais de l'Égalité une brochure qui, s'il faut en croire le titre, doit nécessairement répondre à votre question…

À peine sort-elle de la presse. Voyons (Elle lit: Français, encore un effort, si vous voulez être républicains.) Voilà, sur ma parole, un singulier titre; il promet. Chevalier, toi qui possèdes un bel organe, lis-nous cela. (15)

Il n'était pas encore tard en effet. Notre désœuvrement nous faisait paraître les heures longues… En passant au perron pour traverser le Palais-Royal, un grand bruit de tambour nous avertit que le Sauvage continuait ses exercices au café des Aveugles. L'orchestre homérique exécutait avec zèle les accompagnements. La foule était composée d'un parterre inouï, garnissant les tables, et qui, comme aux Funambules, vient fidèlement jouir tous les soirs du même spectacle et du même acteur. Les dilettantes trouvaient que M. Bloudelet (le sauvage) semblait fatigué et n'avait pas dans son jeu toutes les nuances de la veille. Je ne pus apprécier cette critique; mais je l'ai trouvé fort beau. Je crains seulement que ce ne soit aussi un aveugle et qu'il n'ait des yeux d'émail. Pourquoi des aveugles, direz-vous, dans ce seul café, qui est un caveau? C'est que vers la fondation, qui remonte à l'époque révolutionnaire, il se passait là des choses qui eussent révolté la pudeur d'un orchestre. Aujourd'hui tout est calme et décent. Et même la galerie sombre du caveau est placée sous l'œil vigilant d'un sergent de ville. Le spectacle éternel de l'Homme à la poupée nous fit fuir, parce que nous le connaissions déjà. Du reste, cet homme imite parfaitement le français-Belge. Et maintenant plongeons-nous plus profondément encore dans les cercles inextricables de l'enfer parisien. (16)

Je me trouve seul, sans armes, en face d'une affreuse jeune fille de dix-huit ans!… une peau éblouissante! des yeux noirs et des sourcils à vous manger l'âme!… je ne sais ce qui se passe en moi… le vertige… les truffes… le vin de Guénuchot… je me sens un frisson… je veux me reculer… horreur! Je venais de perpétrer un baiser sur le front d'albatre de Malvina… de cette Pompadour en flanelle!… De fil en aiguille, je l'invite à diner chez Véry!… cabinet n° 6… Les bougies s'allument, le Champagne ruisselle, ma tête s'égaie, et alors… Dame!… mettez-vous à ma place!… À minuit le garçon m'apporte la carte… cette liquidation me rappelle à tous mes devoirs… je me lève…! je paie!… et je me sauve… en oubliant ma tabatière décorée de la Charte et du portrait du général Foy… un honnête homme… qui n'a pas trahi ses serments, lui!… J'ai dit à ma femme que je l'avais oubliée chez un ami… une craque!… le crime vous fait marcher de craque en craque!… Hélas! depuis ce dîner funèbre, je traîne ma conscience chargée de remords, je ne mange plus, je ne bois plus, je ne respire plus… la nuit, je me réveille en sursaut… et qu'est-ce que je vois?… accroupi sur mon chevet, le garçon de chez Véry, qui me présente un buisson d'écrevisses, en me criant: Baoun! baoun!… Ah! Maudit soit le jour où j'ai eu besoin de gilets de flanelle! (17)

Si l'Espagne a ses combats de taureaux, si Rome a eu ses gladiateurs, Paris s'enorgueillit de son Palais-Royal dont les agaçantes roulettes donnent le plaisir de voir couler le sang à flots, sans que les pieds du parterre risquent d'y glisser. Essayez de jeter un regard furtif sur cette arène, entrez… Quelle nudité! Les murs, couverts d'un papier gras à hauteur d'homme, n'offrent pas une seule image qui puisse rafraîchir l'âme; il ne s'y trouve même pas un clou pour faciliter le suicide. Le parquet est usé, mal-propre. Une table oblongue occupe le centre de la salle. La simplicité des chaises de paille pressées autour de ce tapis usé par l'or annonce une curieuse indifférence du luxe chez ces hommes qui viennent périr là pour la fortune et pour le luxe. Cette antithèse humaine se découvre partout où l'âme réagit puissamment sur elle-même. L'amoureux veut mettre sa maîtresse dans la soie, la revêtir d'un moelleux tissu d'Orient, et la plupart du temps il la possède sur un grabat. L'ambitieux se rêve au faîte du pouvoir, tout en s'aplatissant dans la boue du servilisme.
Le marchand végète au fond d'une boutique humide et malsaine, en élevant un vaste hôtel d'où son fils, héritier précoce, sera chassé par une licitation fraternelle. Enfin, existe-t-il chose plus déplaisante qu'une maison de plaisir? Singulier problème! Toujours en opposition avec lui-même, trompant ses espérances par ses maux présents, et ses maux par un avenir qui ne lui appartient pas, l'homme imprime à tous ses actes le caractère de l'inconséquence et de la faiblesse. Ici-bas rien n'est complet que le malheur. (18)

Tenez, ce Palais-Royal qui est si beau, si agréable pour ceux qui l'habitent, eh bien! si nos amis les artistes, qui vivent isolés dans Paris, avaient voulu me croire et s'entendre depuis quinze ans que je le leur dis, ce palais leur appartiendrait; oui, leur appartiendrait, car habiter un logement, c'est le posséder. Or, s'ils avaient loué chaque appartement dès qu'il devenait libre, ils auraient dès longtemps envahi tout le palais, et cela au grand désappointement des marchands, qui, se trouvant désorientés au milieu d'une population si contraire à leur manière d'être, auraient fini, j'en suis sûr, par le déserter les uns après les autres, en se disant: Ma foi! le Palais-Royal est insupportable; on n'y voit plus que des peintres, des comédiens, des architectes, des écrivains. C'est la Maison des artistes; on n'y rencontre plus que des hommes d'esprit… c'est ennuyeux… Ma foi! je m'en vais… (19)

Ses pas l'ont porté dans la rue Montpensier avec ses cafés dont on voit les lumières en contrebas à gauche, et les grands établissements du Palais-Royal, à droite, qui sont les centres de la passion dévorante, de la politique, des politiques opposées qui tapent sur les tables, au milieu des mouchards et des filles. Il est seul, Théodore. Il n'a pu supporter la compagnie de ses camarades, il est arrivé là, et il n'a pas faim, il boirait bien quelque chose. Un café noir comme ses pensées. Il y a ce café de Foy où Horace Vernet, enfant, a peint un oiseau au plafond, qu'on peut toujours y voir. Il avait sept ans. Géricault a l'envie de s'asseoir là, lever la tête, rêver à regarder l'oiseau. Mais c'est un café de demi-solde et de républicains: ce n'est pas sérieux d'y entrer, avec l'habit rouge. Il hésite, et puis tant pis! Il se mépriserait de craindre. Qu'est-ce que c'est qu'une vie, qui tient à ce qu'on entre dans un café plutôt que dans un autre? Il repense à l'homme tué par la foule aux Tuileries. À un de ses compagnons des mousquetaires qu'un colonel de l'Empire a laissé dans une ruelle, derrière le Palais-Royal, étendu, sans vie, et ce geste de l'épée essuyée au mouchoir! Cela, on pourrait peut-être le peindre, si l'on avait des modèles assez beaux. Je vous dis qu'un tableau ne peut que gagner à être noir. (20)

Que fais-tu donc dans le jardin du Palais-Royal toute seule, mon enfant? — Oh! je ne fais que le traverser. — Ce n'est pas un reproche que je te fais… grâce au ciel… une femme honnête peut aujourd'hui se promener sans danger dans le Palais-Royal… j'y viens tous les jours, et il ne m'arrive jamais rien. Aussi ce jardin est le paradis pour moi; le soleil y est si bon dans l'hiver, et l'ombre si fraîche dans l'été… quand on a bien arrosé. — Et puis, on y est si tranquille. — Ajoute à ça que sans sortir de son magasin, sans même quitter son comptoir, on voit passer devant ses yeux tous les étrangers qui viennent visiter Paris… Mais tu me fais bavarder, et j'oublie ce que je venais de te dire… Qu'est-ce que je venais donc te dire… (21)

Un des plus offensés dans ces couplets était M. de La Faye, capitaine aux gardes, et bon géomètre de l'académie des sciences. Il venait d'épouser une femme très respectable, et la chanson reprochait à cette dame les choses les plus infâmes et les maladies les plus honteuses. M. de La Faye rencontra Rousseau un matin vers le Palais-Royal. Il sort d'une chaise-à-porteur (c'était sa voiture ordinaire), il court sur Rousseau la canne haute, lui en donne vingt coups sur le visage. Rousseau s'enfuit dans le Palais-Royal; La Faye l'y poursuit, et le bat encore sur la porte. Rousseau informe contre La Faye, comme auteur de violences commises dans une maison royale. La Faye informe contre Rousseau, comme auteur de libelles infâmes et dignes du feu. M. de Contades, alors major des gardes se chargea d'accommoder l'affaire. Rousseau se désista de son procès, moyennant cinquante louis que La Paye devait donner; mais la suite de cette aventure priva encore Rousseau de ces cinquante louis. (22)

Rendez-vous d'affaires, rendez-vous d'amour. À travers la brume, à travers la neige, à travers la crotte, sous la canicule mordante, sous la pluie ruisselante, ils vont, ils viennent, ils trottent, ils passent sous les voitures, excités par les puces, la passion, le besoin ou le devoir. Comme nous, ils se sont levés de bon matin, et ils cherchent leur vie ou courent à leurs plaisirs. Il y en a qui couchent dans une ruine de la banlieue et qui viennent, chaque jour, à heure fixe, réclamer la sportule à la porte d'une cuisine du Palais-Royal; d'autres qui accourent, par troupes, de plus de cinq lieues, pour partager le repas que leur a préparé la charité de certaines pucelles sexagénaires, dont le cœur inoccupé s'est donné aux bêtes, parce que les hommes imbéciles n'en veulent plus. D'autres qui, comme des nègres marrons, affolés d'amour, quittent, à de certains jours, leur département pour venir à la ville, gambader pendant une heure autour d'une belle chienne, un peu négligée dans sa toilette, mais fière et reconnaissante. Et ils sont tous très exacts, sans carnets, sans notes et sans portefeuilles. (23)

I walked today in the Palais-Royal, and was amused with the variety to be seen there. The rows of shops appear like Exeter Change but upon a larger scale. Booksellers, Jewelers, Milliners, Shops for blacking Shoes, with a covered seat & a newspaper to read during the operation, — Coffee Houses, — Restaurateurs, — Gaming rooms, night cellars, — &c &c abound. A narrow piazza runs round three sides of the great square of the building in which people of all sorts are perpetually moving. Many loose women parade the Piazza's, who by their dress and manner sufficiently express their character but they are under a proper restraint so far as not to interrupt or molest or address any person who does not give them encouragement. I was told the Police was very strict in this respect, which caused them to be careful how they conducted themselves. (24)

Duclos, bien autrement philosophe, prit, au contraire, la résolution de vivre, et, pour humilier le gouvernement auquel il avait sacrifié trois ans de sa liberté, et M. de Peyronnet, avec lequel il avait fait tant d'assauts sur les rives de la Garonne, il acheta des habits vieux, n'ayant pas la patience de laisser vieillir ses habits neufs, donna un coup de poing dans le fond de son chapeau, exila le rasoir de son menton, laça des espardilles sur ses vieilles chaussures, et commença, sous les arcades du Palais-Royal, cette éternelle promenade qui exerça la sagacité de tous les Oedipes du temps. Duclos ne quittait le Palais-Royal qu'à une heure du matin, et allait dormir quelques heures rue du Pélican, où il logeait, non pas en garni, mais en dégarni. Pendant une promenade qui a duré douze ans peut-être, jamais — sauf trois exceptions que nous allons citer, et dont une fut faite en notre faveur — Duclos n'a abordé qui que ce fût pour lui parler. Il parlait seul, comme Socrate avec son génie; jamais héros tragique n'a osé pareil monologue! — Un jour, pourtant, il sortit de ses habitudes, et marcha droit, vers l'un de ses anciens amis, M. Giraud-Savine, homme d'esprit et de savoir, comme on va le reconnaître tout à l'heure, et qui fut, depuis, adjoint au maire de Batignolles. M. Giraud eut un moment d'effroi; il crut sa bourse menacée. M. Giraud se trompait: Duclos n'empruntait jamais rien. (25)

Les galeries du Palais-Royal forment le plus magnifique bazar du monde. Elles sont garnies de boutiques brillantes où l'on trouve rassemblé tout ce que l'on peut inventer de plus recherché pour le luxe, la sensualité et les plaisirs. La mode semble y avoir établi son empire : chaque saison, chaque matin, chaque heure, les objets y changent de forme. L'étranger, arrivant à Paris, peut en quelques heures y trouver tout ce qu'il faut pour monter complètement sa maison dans le dernier goût : les magasins y sont remplis des étoffes et des vêtements les plus nouveaux, d'argenterie, de bijoux, de modes, de chefs-d'œuvre d'horlogerie, de tableaux, de porcelaines, et d'une innombrable multitude d'autres objets de luxe en tout genre ; des bureaux de change de monnaies facilitent à l'étranger les moyens d'escompter le papier-monnaie de toutes les places de l'Europe ; les pâtissiers et les confiseurs y sollicitent les friands par leurs excellentes pâtisseries et leurs délicieuses sucreries ; chez les marchands de comestibles sont rassemblées les gourmandises de tous les climats ; les cafés sont sans contredit les plus brillants, les mieux fournis et les plus fréquentés du monde entier. La renommée du Palais-Royal est universelle ; c'est le premier endroit où se rendent l'habitant de la province ou l'étranger, à leur arrivée dans la capitale. Tout ce qui n'a point à Paris une existence régulière, vient se fondre et faire nombre parmi le public spécial du Palais-Royal, qui fréquente do préférence l'allée dite de la Rotonde : l'observateur y reconnaît pêle-mêle les étrangers de tous les pays, les voyageurs de tous les départements, les célibataires, les étudiants, les réfugiés, les officiers en congé ou à demi-solde, les intrigants, les agitateurs politiques, enfin, quiconque attend du hasard et d'une rencontre heureuse un repas, une entrée au spectacle ou une soirée agréable. On imagine facilement de quelles rencontres imprévues et bizarres la Rotonde doit être le théâtre. Combien de fois, sous l'empire et même sous la restauration, n'a-t-on pas vu des frères d'armes, l'un revenant d'Espagne et l'autre de la Russie, se retrouver à la Rotonde, et s'y presser les mains en roulant des larmes dans leurs paupières ! (26)

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson. Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, de goût ou de philosophie ; j'abandonne mon esprit à tout son libertinage ; je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on voit, dans l'allée de Foi, nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air éventé, au visage riant, à l'œil vif, au nez retroussé, quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et ne s'attachant à aucune. Mes pensées, ce sont mes catins. Si le temps est trop froid ou trop pluvieux, je me réfugie au café de la Régence. Là, je m'amuse à voir jouer aux échecs. Paris est l'endroit du monde, et le café de la Régence est l'endroit de Paris où l'on joue le mieux à ce jeu. (27)

Les rangs sont fixés au Palais-Royal ; près du Libraire, on voit ces petits fabricateurs d'opuscules volantes, qui faisant imprimer pour leur compte, viennent avec fracas chercher une rétribution secrète de leurs ouvrages : non loin de là se placent ces hommes pesants, qu'on nomme Gens d'affaires, leur tribunal ouvert en tout temps, juge en dernier ressort du Moca, de l'Opéra, & des Filles entretenues, trois sortes de marchandises assez mauvaises… En retournant par le côté gauche de la grande Allée : on voit toutes les Filles à louer, rangées symétriquement en haie, jouant la distraction, & fixant en dessous un essaim d'Américains ou d'Anglais, qui viennent faire l'apprentissage de leur bonne fortune dans les chœurs de l'Opéra : du côté opposé, ce sont des Demoiselles entretenues qui viennent offrir l'occasion de duper un Amant facile : dans le milieu de l'Allée, on ne voit que de ces Filles libres, pour parler en termes de l'art, qui ne voulant point d'Entreteneurs, s'abonnent pour un soupé ; elles ont de la voix, de la gaieté dans le propos, & valent quelquefois une honnête Femme dans le tête-à-tête : sur le revers, en remontant, ce sont des Femmes de condition, qui sous le prétexte bourgeois, d'épier leurs Maris, viennent examiner leurs Amants : au-dessous, c'est une troupe de petites Marchandes, qui ne viennent que pour donner & recevoir des Billets. Les Petits — Maîtres errants, les Financiers, qui ont la faculté de marcher, peuvent voltiger par tout, sans avoir la liberté de s'arrêter. Une seule Allée interdite à leurs courses, peut cependant fixer leurs regards, c'est l'Allée du Méridien. Ce quartier de réserve est consacré aux mystères, l'Amour y conduit, le sentiment y attache, & le secret suit toujours ceux qui y vont. Un jeune Homme amoureux d'une femme décente, dont le mari est jaloux, se rend dans ce lieu sacré ; sa Maîtresse y vient, sous le prétexte de jouir tranquillement de la Promenade, on se parle mystérieusement, on s'arrange de même, le bonheur suit, & trois jours après le secret disparaît, & la femme envoyée à la grande Allée, perd sa réputation & ses plaisirs. (28)

Nous sablâmes bientôt le vin de Champagne, après le service d'un repas aussi abondant que recherché ; et les fumées du vin et des liqueurs ajoutant à l'aveuglement de mes premières illusions, nous courûmes en voiture au Palais-Royal, riches tous deux, Biribi-Hony du fruit de ses escroqueries, moi, de dépouilles sacrées, je veux dire, celles d'une épouse qui, jalouse de mon honneur, avait tout fait pour le rétablir, et ne m'avait apporté cependant que de nouvelles armes pour l'anéantir et dans ma propre opinion et dans la considération publique. Pour éviter l'incommodité du poids et l'embarras d'une cassette portée sous le bras, nous montâmes de suite au bureau de la maison de prêt, qui existe dans la galerie et au-dessus de la maison de jeu même du n° 113, à l'effet d'y convertir en argent la vaisselle et autres bijoux pesants et volumineux ; car il est bon que le lecteur qui ne connaît ou ne soupçonne même pas l'existence de ce commode établissement placé sous les généreux auspices

du n °113, sache que cette bienfaisante maison de secours est judicieusement organisée près celle des jeux. Une espèce de harem ou sérail monté sur le pied des mœurs françaises, composé d'un essaim de jeunes femmes qui singent la beauté, vont et viennent sans cesse, comme je l'ai dit plus haut, dans les avenues et même sur le parvis de ce digne monument : ainsi le vice, progressivement organisé, y varie à l'infini ses moyens de corruption ; une faute amène insensiblement le germe et le développement d'une autre faute ; tout est là soigneusement préparé et légalement institué sous la main de l'homme qui veut se ruiner et se déshonorer, et l'invite, à l'appas des séductions les plus dangereuses surtout pour la jeunesse, à se perdre entièrement. Le délire, l'extrême gaîté qui m'animaient, gaîté un peu voisine, je dois le dire, de l'ivresse, me portèrent aussitôt à offrir une double offrande aux deux autres autels du n° 113, en louant au fond de mon cœur les aimables fondateurs qui avoient, comme à l'envi l'un de l'autre, pourvu à tous les besoins de mes égarements honteux ; car à peine sorti de la maison de prêt, et échauffé, comme je l'étais, par le feu des liqueurs dont Biribi-Hony m'avait enivré par intention, je me familiarisai insensiblement avec une prêtresse qui me détermina, par des agaceries dont la violence fit, comme d'usage, les principaux frais, à pénétrer avec elle dans le sanctuaire… (29)

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :
dans tout le pré-aux-Clercs tu verras mêmes
choses, Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du palais Cardinal. Toute une
ville entière avec pompe bâtie, Semble d'un vieux
fossé par miracle sortie, Et nous fait présumer,
à ses superbes toits, Que tous ses habitants sont
des dieux ou des rois. Mais changeons de discours.
Tu sais combien je t'aime ? (30)

Si la chair de l'habitué de ces lieux est faible,
que penser de celle de l'étranger que la renommée
du Palais y attire? Pour le prévenir, le mettre en
garde, la municipalité n'a pas attendu l'apogée de
la Terreur, les jours où la débauche sera au Palais-
Egalité comme dans une forteresse, et en sera le lieu
intenable d'une exhibition continuelle. À l'annonce
de la fédération de 1792, le Palais-Royal, ses filles,
ses filous, ses croupiers ne se tiennent pas d'aise.
De tous les départements arrivent les députés
de province que des femmes assaillent aux barrières
sous prétexte de leur offrir le bouquet de la bienvenue.
La municipalité a dû prendre un arrêté pour mettre
fin à ce racolage non déguisé. C'est aussi l'instant
où elle songe à crier, aux frères et amis des départe-
ments que le Palais-Royal attire : « Attention ! il y a ici
des filles et des filous ! » Sans doute ne le dit-elle pas
aussi crûment, mais il n'y a pas à s'y tromper, Qu'on
lise l'affiche où elle placarde son arrêté à tous les
coins de rue, et jamais meilleure description ne sera
faite du Palais-Royal, et jamais plus virulent réquisi-
toire ne sera dressé contre « le jardin-lupanar où se
tient le grand marché de la chair ». (31)

Me voilà donc dans un lit fort tourmenté lui-même
de plis et de bosses, car, à m'y retourner du soir au
matin, j'en fais la houle. De ce lit de triste parade,
je considère ma chambre, étroite cabine ouverte sur
l'arcade du Palais-Royal bordée par le bruit des pas.
Cette chambre a été si souvent décrite par les jour-
nalistes, magnifiée par les photographes, que je me
demande si c'est bien elle, tant elle ressemble peu
à ce qu'ils montrent. C'est-à-dire que le voyage d'un
spectacle entre l'œil par où il pénètre et la main par
où il sort doit changer le souffle en un son étrange,
comme il arrive à travers le cor de chasse. Sur
le rouge, il est difficile de ne pas s'accorder. Pour
le reste je suppose que les objets qui ne me vinrent
que roulés par quelque vague, durent, aux yeux des
journalistes, prendre l'apparence qu'ils y venaient
chercher, en place de la leur. Ils y cherchaient le
magasin d'accessoires de mes mythes. En fait, ces
objets, les seuls qui parvinrent à demeurer dans une
maison hors de laquelle tout s'en va, ne s'accordent
entre eux que par une intensité singulière qui les
distingue de mille autres plus beaux que les collec-
tionneurs possèdent. (32)

Pacifié dans les dernières années de la Restauration,
le Palais-Royal touchait à sa décadence. La foule
émigra dans les nouveaux passages ouverts sur
les boulevards et sur les boulevards eux-mêmes.
Dépouillé des vices qui avaient fait sa gloire,
le Palais-Royal dort aujourd'hui du sommeil de la
vertu. En ces derniers temps, beaucoup de plans
ont été proposés pour rappeler à la vie cette Pompéi
ensevelie dans l'oubli. On a parlé de transformer
le jardin en un palais d'hiver où on eût donné
des spectacles, des fêtes, des bals, des concerts.
Vaines tentatives, croyons-nous : semblables
aux fleuves, les foules ne remontent jamais à leur
source. (33)

As he finished speaking, he reined in his horses
sharply, and looking about him, Calvert perceived
that they stopped before a building whose massive
exterior was most imposing. Alighting and throwing
the reins to the groom, Beaufort led Calvert under
the arcades of the Palais-Royal and into the grand
courtyard, where such crowds and such babel
of noises as greatly astonished the young American.
Shops lined the sides of the vast building — shops
of every variety, filled with every kind of luxury
known to that luxurious age ; café whose reputation
had spread throughout Europe, swarming with
people, all seemingly under the influence of some
strange agitation; book-stalls teeming with brand
new publications and crowded with eager buyers;
marionette shows; theatres; dancing halls — all
were there. (34)

Filles et garçons, à peine adolescents, profitent du
métro pour des prises de contact qui commencent
aux lèvres, finissent aux chevilles dans l'obscur
piétinement du wagon. Dans le Jardin, je les vois
sous mes fenêtres s'abattre joints et vaincus,
comme font aux abords des étangs les libellules
et s'embrasser immobiles. Les plus impudents sont
peut-être ceux qui sont encore encombrés d'une
malhabile innocence et attendent, couplés, sous
les marronniers roses, le miracle de la volupté.
Scandaleux, ils restent touchants, de par la grâce
d'une effarante jeunesse. Leurs long baisers, appris
sur l'écran, tiennent à honneur de se faire avides,
et bouche à bouche ils ont l'air de déglutir. Ce n'est
pas beau. Mais on les prend en pitié.
Deux par deux, ils se promènent le long des galeries
où déambulaient, une par une, les dernières péripa-
téticiennes du Palais-Royal que je vis, des années,
durant, graves et circonspectes, et réservée au point
que je ne pouvais croire qu'une profession humiliée
guidait leur promenade. Mûres, de noir vêtues, et
si peu liantes… La fatigue, le froid, la canicule leur
tiraient de rares propos concis, touchant la tempé-
rature ou l'actualité. Où est maintenant celle qui
brodait debout, se reposant d'une jambe sur l'autre,
accoté à un pilier ? L'approche d'une silhouette
masculine l'arrachait à sa tâche préférée, et elle
cachait promptement son ouvrage dans sa poche.
Une rencontre quotidienne justifie bien le salut
qu'on échange dans un regard. (35)

Des applaudissements se font entendre de toutes
parts. Camille-Desmoulins tire alors deux pistolets
de sa poche et s'écrie : « Que tous les bons citoyens
m'imitent. » Il descend étouffé d'embrassements ;
les uns le serrent contre leur cœur ; d'autres le
baignent dans leurs larmes. Il attache un morceau
de ruban vert à son chapeau et en distribue à ceux
qui l'entourent ; mais en une minute les rubans sont
épuisés. « Eh bien ! Prenons des feuilles, dit Camille,
la feuille est verte aussi, et attachons-nous-la
en signe de cocarde. » Aussitôt on se jette sur les
arbres du Palais-Royal, et en quelques minutes,
ils sont entièrement dépouillés de leurs feuilles.
Camille se met à la tête des patriotes et crie : aux
armes ! aux armes ! Chaque citoyen l'imite, l'agitation
est à son comble. Tous se précipitent à grands
flots par les portes du jardin. Bientôt le quartier du
Palais-Royal est encombré d'une foule innombrable.
Des fenêtres de tous les étages on applaudit
à ce mouvement insurrectionnel. Une heure après,
la population de Paris semble être toute entière
dans les rues. (36)

Tremble, malheureux plagiaire. C'est l'ombre de
Lulli qui paraît à tes yeux. Je viens revendiquer les
vols audacieux que tu m'as osé faire. Et toi, crains
un revers fatal, Rimeur enorgueilli des succès
de ta veine. Ton Opéra dans peu, va du Palais-Royal
passer à la Samaritaine. (37)

Fil quelle histoire ! — Ha, ha ! monsieur, madame,
ou mademoiselle, ne faites pas si fi ! Vous lisez bien
l'histoire des singes, celle du bœuf, de l'éléphant,
du rhinocéros, et Buffon a su vous intéresser pour
l'âne… Nous allons, nous, vous parler d'êtres
humains : nous allons faire un livre très moral sur
de très-immorales créatures, qui, malgré quelques
ressemblances, sont fort au-dessus des juments,
des ânesses et de toutes les montures possibles.
Les belles du Palais-Royal sont très jolies, surtout
les jeunes. Quant aux vieilles, c'est comme partout :
une vieille bête n'est jamais belle. Quoi qu'il en soit,
nous allons vous peindre des mœurs singulières,
insolites, et beaucoup plus piquantes aujourd'hui
qu'il y a six mois. Nous vous en dirons la raison. (38)

Et elle se sauva. Elle se remit à marcher sans
s'inquiéter où elle allait. Elle se hâtait comme
pressée par une course importante ; elle filait
le long des murs, heurtée par des gens à paquets ;
elle traversait les rues sans regarder les voitures
venir, injuriée par les cochers ; elle trébuchait
aux marches des trottoirs auxquelles elle ne prenait
point garde ; elle courait devant elle, l'âme perdue.
Tout à coup elle se trouva dans un jardin et elle
se sentit si fatiguée qu'elle s'assit sur un banc. Elle
y demeura fort longtemps apparemment, pleurant
sans s'en apercevoir, car des passants s'arrêtaient
pour la regarder. Puis elle sentit qu'elle avait très
froid ; et elle se leva pour repartir ; ses jambes
la portaient à peine tant elle était accablée et faible.
Elle voulait entrer prendre un bouillon dans un
restaurant, mais elle n'osait pas pénétrer dans ces
établissements, prise d'une espèce de honte, d'une
peur, d'une sorte de pudeur de son chagrin qu'elle
sentait visible. Elle s'arrêtait une seconde devant
la porte, regardait au-dedans, voyait tous ces gens
attablés et mangeant, et s'enfuyait intimidée,
se disant : « J'entrerai dans le prochain. » Et elle ne
pénétrait pas davantage dans le suivant. À la fin
elle acheta chez un boulanger un petit pain en forme
de lune, et elle se mit à le croquer tout en marchant.
Elle avait grand-soif, mais elle ne savait où aller boire
et elle s'en passa. Elle franchit une voûte et se trouva
dans un autre jardin entouré d'arcades. Elle reconnut
alors le Palais-Royal. Comme le soleil et la marche
l'avaient un peu réchauffée, elle s'assit encore une
heure ou deux. Une foule entrait, une foule élégante
qui causait, souriait, saluait, cette foule heureuse
dont les femmes sont belles et les hommes riches,
qui ne vit que pour la parure et les joies. Jeanne,
effarée d'être au milieu de cette cohue brillante, se
leva pour s'enfuir ; mais, soudain, la pensée lui vint
qu'elle pourrait rencontrer Paul en ce lieu ; et elle
se mit à errer en épiant les visages, allant et venant
sans cesse, d'un bout à l'autre du Jardin, de son
pas humble et rapide. Des gens se retournaient pour
la regarder, d'autres riaient et se la montraient. Elle
s'en aperçut et se sauva, pensant que, sans doute,
on s'amusait de sa tournure et de sa robe à carreaux
verts choisie par Rosalie et exécutée sur ses indica-
tions par la couturière de Goderville. Elle n'osait
même plus demander sa route aux passants. Elle s'y
hasarda pourtant et finit par retrouver son hôtel. (39)
…

**Remerciements à nos partenaires
pour leur précieux soutien à la réalisation
de Text(e)~Fil(e)s**

**Groupe Dassault,
partenaire principal**

**Stella McCartney,
partenaire associé**

**Pascal Dombis remercie également pour leur engagement dans ce projet
Frédéric Auclair, Frédéric Claramunt, Éric Dereumaux, Danièle Dutertre, Cyril Ermel, Laurence Gaudé,
Didier Girard, Régis Glaas, Alain Gouzon, Marie-Hélène Habert, Cécile Holstein, Thomas Koenig,
Francis Lacloche, Véronique Le Hen, Patrick Monod, Florence Mahé-Dombis, Emmanuelle Pascual,
Apollonia Poilâne, Lydia Poitevin et Andreas Von Lintel**

1 Restif de La Bretonne, Les Nuits de Paris, 1794
2 Lautréamont, Les chants de Maldoror, 1890
3 Céline, Mort à crédit, 1936
4 Balzac (Honoré de), Les illusions perdues, 1837
5 Dickens (Charles), A tale of two cities, 1859
6 Breton (André), Nadja, 1928
7 Goncourt (Edmond et Jules de), Notes sur Debucourt, 1889
8 Delille (Jacques), Sur le jardin du Palais-Royal, 1787.
9 Brillat-Savarin (Jean Anthelme), Physiologie du goût, 1825
10 Restif de La Bretonne, Les Sunamites, 1790
11 Scott (John), A visit to Paris in 1814
12 Roussel d'Epinal, Le château des Tuileries, 1805
13 Musset (Alfred de), La confession d'un enfant du siècle, 1836
14 Flaubert (Gustave), L'éducation sentimentale, 1869
15 Marquis de Sade, La philosophie dans le boudoir,1 795
16 Gérard de Nerval, Les filles du feu, 1854
17 Labiche (Eugène), Un garçon de chez Véry, 1850
18 Balzac (Honoré de), La peau de chagrin, 1831
19 Cantagrel (Félix), Le fou du Palais-Royal, 1841
20 Aragon, La semaine sainte, 1958
21 D'Aubigny (Théodore Baudouin), La visite domiciliaire, 1839
22 Voltaire, Œuvres complètes avec des remarques, 1770
23 Baudelaire (Charles), Les paradis artificiels, 1860
24 Farington (Joseph), The Farington Diary, 1796
25 Dumas (Alexandre), Mes mémoires, 1850
26 Saint-Fargeau (Girault de), Guide du voyageur, 1838
27 Diderot, Le neveu de Rameau, 1761
28 Chevrier (François Antoine), Les Ridicules Du Siècle, 1752
29 Cuisin (Jean-Pierre), Le Numéro 113, 1815
30 Corneille, Le Menteur, 1642
31 Fleischmann (Hector), Les filles publiques, 1900
32 Cocteau (Jean), La difficulté d'être, 1947
33 Villemot (Auguste), Le Jardin du Palais-Royal, 1867
34 Goodloe (Carter), Calvert of Strathore, 1903
35 Colette, Paris de ma fenêtre, 1942
36 Desmoulins (Camille), Correspondance, 1794
37 Rousseau (Jean-Jacques), Les confessions, 1782
38 Restif de La Bretonne, Le Palais-Royal, 1790
39 Maupassant (Guy de), Une vie, 1883
…

Text(e)
~File(e)s

Pascal Dombis